

TEMPLON

II

GÉRARD GAROUSTE

TÉLÉRAMA, 7 mars 2018

1946

Naissance à Paris.

1980

Expose à la galerie Durand-Dessert, à Paris.

1982

Première exposition à New York.

1989

Il réalise le rideau de scène du Châtelet.

1991

Création de La Source.

2009

Publication de *L'intranquille*, avec Judith Perrignon.

2015

Rétrospective à la Fondation Maeght, à Saint-Paul-de-Vence.

2018

Trois expositions parisiennes.



La peinture l'a sauvé. De son père antisémite, de sa maladie... L'artiste, fasciné par les mythes, revient sur le devant de la scène avec trois expositions.

Gérard Garouste

TEMPLON



GÉRARD GAROUSTE

TÉLÉRAMA, 7 mars 2018

L'INVITÉ

LE PEINTRE GÉRARD GAROUSTE

Il s'est longtemps posé la question. Probablement dès l'enfance, passée à macérer dans les sous-entendus antisémites d'un père nostalgique de l'Occupation. « *C'est quoi un Juif?* » avait donc demandé Gérard Garouste, 72 ans désormais, à l'un de ses copains de lycée, qui l'était. Sans obtenir de réponse. Depuis, il s'est plongé dans la Bible hébraïque, le Talmud et la kabbale, avant de finir par se convertir. Lorsqu'on lui pose la question aujourd'hui, « *C'est quoi un Juif?* », sa réponse fuse: « *Un passeur. Dès Abraham, les Juifs n'ont-ils pas appris à passer d'une rive à l'autre? Je vois dans cette notion la plus belle idée du judaïsme. Son principe même.* » Mais, passeur, n'est-ce pas, au fond, ce qu'il a toujours été?

Propos recueillis par Yasmine Youssi
Photos Jean-François Robert
pour Télérama

Sa peinture, figurative, à la fois sauvage et classique, magnifiée par des couleurs somptueuses, puise à la source des grands textes sacrés, littéraires ou mythologiques, qu'il interroge depuis toujours, à la manière des talmudistes. En témoignent ses trois expositions parisiennes du printemps. Il sera question de Dante et de Rabelais aux Beaux-Arts de Paris, de Diane et Actéon au musée de la Chasse et de la Nature, de Talmud à la galerie Templon. Passeur, Garouste l'est aussi de la mémoire, n'hésitant pas à révéler l'ignominie de son père dans un livre à couper le souffle, *L'Intranquille*. Passeur, il l'est à travers La Source, association fondée avec Elisabeth, sa femme, designeuse, qui aide, à travers l'art, les enfants défavorisés du monde rural. Passeur, il le sera peut-être à l'Académie des beaux-arts, qu'il vient d'intégrer. Et toujours avec une extraordinaire générosité.

et classique, magnifiée par des couleurs somptueuses, puise à la source des grands textes sacrés, littéraires ou mythologiques, qu'il interroge depuis toujours, à la manière des talmudistes. En témoignent ses trois expositions parisiennes du printemps. Il sera question de Dante et de Rabelais aux Beaux-Arts de Paris, de Diane et Actéon au musée de la Chasse et de la Nature, de Talmud à la galerie Templon. Passeur, Garouste l'est aussi de la mémoire, n'hésitant pas à révéler l'ignominie de son père dans un livre à couper le souffle, *L'Intranquille*. Passeur, il l'est à travers La Source, association fondée avec Elisabeth, sa femme, designeuse, qui aide, à travers l'art, les enfants défavorisés du monde rural. Passeur, il le sera peut-être à l'Académie des beaux-arts, qu'il vient d'intégrer. Et toujours avec une extraordinaire générosité.

Pourquoi avez-vous finalement décidé de vous convertir au judaïsme? J'ai longuement étudié les textes hébraïques, au point d'aller un jour, il y a plusieurs années de cela, voir un rabbin pour évoquer une conversion. Il m'en avait dissuadé. A votre âge, me disait-il... Mais un jour, il n'y a pas si longtemps que ça, mon plus jeune fils m'a annoncé que sa femme et lui avaient décidé de circoncire l'enfant qu'ils attendaient. Il m'était impossible de laisser mon petit-fils entrer seul dans le judaïsme. Je devais l'accompagner.

Comment vivez-vous l'omniprésence de la religion aujourd'hui? Elle témoigne d'une grande confusion. Des meurtres, il y en a toujours eu et à toutes les époques. Dès qu'on tombe dans un discours de vérité, « *moi j'ai raison, vous avez tort* », on sombre dans la violence. Or il faut rester dans une attitude philosophique. Le terme même de religion vient du latin *religare*, qui veut dire créer du lien avec l'autre. Chacun est libre de faire partie d'un groupe. Mais la moindre des choses est de rester ouvert aux autres. Ce que beaucoup n'ont pas compris. Si les gens étaient plus à l'aise au sein de la société, on n'aurait pas ce problème-là.

Vous avez créé l'association La Source, qui vient en aide aux enfants du monde rural.

L'Académie des beaux-arts, où vous venez d'entrer, peut-elle aider l'art?

Enfant, quelles étaient les figures de peintre qui vous entouraient?

Comment?

Un artiste et un éducateur officient au sein de chacun des ateliers. Cela donne la vraie dimension de la peinture, qui n'est pas seulement d'attirer sur le mur d'un musée ou chez un collectionneur, mais de participer au jeu social. Si mes tableaux peuvent faire bouger un tout petit peu le destin d'un enfant, alors ça en vaut la peine.

Tout dépend de l'époque. C'était possible au XVIII^e. Dans les années 1960, par contre, elle était infréquentable. Non seulement il ne s'y passait rien, mais les artistes qui y siégeaient n'avaient pas grand intérêt. Cela fait des années qu'on me propose d'y entrer et j'ai toujours refusé. Mais l'Académie s'est ouverte depuis la nomination de son nouveau secrétaire perpétuel, le compositeur et chef d'orchestre Laurent Petitgirard. Des artistes comme Jean-Marc Bustamante ou le photographe Sebastião Salgado l'ont intégrée. Certes, il y a du travail. Mais surtout une nouvelle donne: la bonne vieille avant-garde, telle qu'elle a été dessinée par Duchamp, le père de l'art conceptuel, devient académique grâce à des plasticiens comme Jeff Koons. Il y a donc là quelque chose à tenter.

Il n'y en avait pas, si ce n'est le mari de ma tante, Severino Cassotti, que nous appelions Casso, chez qui mes parents m'ont envoyé vivre en Bourgogne pendant un temps. Mais il m'a fallu des années pour me rendre compte qu'il avait un tempérament d'artiste. Aujourd'hui, on dirait qu'il faisait de l'art brut. Mon oncle était un personnage merveilleux, qui a beaucoup compté à mes yeux. Italien d'origine, il était à la fois maçon, tailleur de pierre, bûcheron et coiffeur du village. Il avait imaginé pour son potager un épouvantail réalisé avec de longues perches de bois récupérées sur des chantiers. Il y avait rajouté des roues de bicyclette et des morceaux de garde-boue. Il avait aussi réalisé une porte avec des néons usagés. Du Tinguely et du Dan Flavin avant l'heure! Au collège, j'ai entendu parler de Fautrier et de Chagall.

Mes parents tenaient à ce que j'ai une bonne éducation. Alors, à l'entrée du collège, mon père m'a inscrit à l'école du Montcel, à Jouyen-Josas, qui était pourtant au-dessus de nos moyens. Les fils de Chagall et Fautrier y étudiaient aussi, tout comme Patrick Modiano et Jean-Michel Ribes. Nous les enfants étions tous conscients de la hiérarchie sociale. Les parents qui venaient en Rolls et en Bentley se garaient au milieu de la cour pour afficher leur rang. Artiste d'avant-garde, et donc bien au-dessus de tout ça, Fautrier mettait un point d'honneur à débarquer là dans une vieille voiture pourrie. J'ai appris ce qu'était le snobisme du monde de l'art grâce à lui. »

« Moi, je voulais qu'on m'enseigne un métier. Or personne aux Beaux-Arts n'a été foutu de m'apprendre à peindre. »

TEMPLON



GÉRARD GAROUSTE

TÉLÉRAMA, 7 mars 2018

L'INVITÉ

LE PEINTRE GÉRARD GAROUSTE



»» Quel avenir imaginiez-vous alors ?

Mon école avait un très beau parc, où je me passionnais pour les insectes, comme les fourmillions ou les larves de libellule, qui vivent sous l'eau et ont probablement inspiré le créateur d'*Alien*. Je me rêvais donc entomologiste, fréquentant le Muséum d'histoire naturelle au Jardin des Plantes, à Paris, lisant des livres de savants sur les abeilles. J'ai dû abandonner ce rêve après avoir raté mon bac, ce qui m'a fermé les portes de l'université. Seuls me restaient les Beaux-Arts, que je n'avais pourtant pas choisis.

Votre livre, *L'intranquille*, raconte l'antisémitisme de votre père. Comment avez-vous échappé à ses haines ?

Elles n'étaient pas agressives, plutôt pleines de sous-entendus. Nous étions après guerre et il fallait faire profil bas. Surtout pour lui, qui avait profité des biens spoliés aux Juifs pour s'enrichir sous l'Occupation. Mais très tôt j'ai senti que quelque chose ne collait pas dans son discours. Car sa jalousie et son mépris des Juifs révélaient d'abord un complexe d'infériorité. Il était aussi très dur avec ma mère, témoignant à son égard d'une violence et d'une misogynie inouïes. Je savais que mon père m'aimait. Mais s'il n'avait été qu'amour pour nous tous, je n'aurais peut-être jamais porté ce regard critique sur lui.

« Quand j'entre dans l'atelier, le tableau est déjà conçu dans ma tête. Sauf qu'il vient toujours un moment où l'œuvre prend la main. » Ici dans son atelier à Marcilly-sur-Eure.

« Il faut réparer », dites-vous.

Comment ?

En parlant. La psychanalyse libère de la parole. Voilà pourquoi j'ai écrit *L'intranquille*, avec la journaliste Judith Perrignon. En tant qu'artiste, vous ne pouvez exprimer vos belles idées sans balayer devant votre porte. Si mon père avait été résistant, je n'aurais pas fait sa publicité. Je ne suis pas responsable de ses activités sous l'Occupation, mais je suis responsable de la mémoire. Se taire, c'est accepter. Ce qui m'est impossible, car là oui : j'aurais été coupable. Mais parler engendre aussi des moments douloureux. Lors d'une émission télévisée sur les secrets de famille, à laquelle j'avais été invité après la parution de mon livre, en 2009, on m'a présenté une lettre signée de mon père, indiquant qu'il était passé par le Commissariat aux questions juives pour obtenir un magasin spolié payé une bouchée de pain, ce que j'ignorais. Avec quel argent ? Je ne le sais toujours pas aujourd'hui, puisqu'il était avant guerre simple livreur à bicyclette. A voir le tampon de la croix gammée sur sa signature, toute l'horreur de la guerre et du sort réservé aux Juifs m'explosait à la figure.

Quand la peinture est-elle devenue une nécessité pour vous ?

Très tôt. J'étais un enfant dyslexique, la peinture a été pour moi une question de survie et d'identité. J'avais de vraies difficultés à l'école, jusqu'à être insignifiant en classe. Je n'existais qu'à travers mes petits dessins. Ma seule issue possible dans l'existence était de ce côté-là. Mais, une fois aux Beaux-Arts, je n'ai ressenti aucun intérêt pour mes professeurs. J'y étais à une mauvaise période. Car autour de 1968 les élèves s'y prenaient tous pour des génies, tenant les profs pour des crétins, ce qui n'était pas faux. Je n'y ai absolument rien appris, contrairement à l'académie de la Grande-Chaumière, où je m'étais également inscrit. Moi, je voulais qu'on m'enseigne un métier. Or personne aux Beaux-Arts n'a été foutu de m'apprendre à peindre. Et quand j'ai découvert Duchamp et l'art conceptuel, j'ai été paralysé. Il est tellement iconoclaste qu'on arrive avec lui à une liberté totale. J'ai alors ressenti le besoin de comprendre ce qu'était la peinture en reprenant tout à zéro : la toile, le châssis, l'ébauche, la couleur...

Comment travaillez-vous aujourd'hui ?

J'ai toujours sur moi un carnet dans lequel je note ou je croque tout ce que m'inspirent mes lectures et mes études des mythes ou des grands textes. Cela vient malgré moi, à tout instant. Alors je dois être préparé à ce qui arrive. Les idées, ensuite, mûrissent. Il me faut parfois un recul de plusieurs mois pour avoir envie d'aller plus loin. Certains dessins, par contre, n'aboutissent à rien. Quand j'entre dans l'atelier, le tableau est déjà conçu dans ma tête. Je sais où je vais, il ne me reste plus qu'à faire. Sauf qu'il vient toujours un moment où l'œuvre prend la main.

Vous évoquez votre bipolarité et précisez que la folie ne stimule pas la création.

On n'en sort jamais vraiment – même si je me soigne et reste vigilant au moindre signe. Mais je ne regrette pas ce que m'a fait vivre ma maladie. Une expérience incroyable, comme une défonce. Lorsque la folie débouche sur la psychanalyse, alors celle-ci peut apporter une vraie richesse. Ce que la psychanalyse révèle des mythes (le sujet même de ma peinture) est, pour moi, un outil de travail. »

TEMPLON



GÉRARD GAROUSTE

TÉLÉRAMA, 7 mars 2018

L'INVITÉ

LE PEINTRE GÉRARD GAROUSTE

» De tous les arts, qu'est-ce que la peinture est seule à permettre ?

Il y a plus important encore que la peinture: le sujet de la peinture. D'autant que chacun est libre de l'interpréter comme il le souhaite. Car la peinture ne véhicule pas de mots, et ne s'y réduit pas. Mon exposition à la galerie Templon porte sur le Talmud, mais rien ne le laisse supposer. On peut y voir ce qu'on veut. Sortis de l'atelier, mes tableaux ne m'appartiennent plus. Pour les kabbalistes, le texte biblique est comme un fleuve, mais il faut que les interprétations évoluent, sinon on tombe dans le dogme. En peinture, c'est pareil.

Pour vous, la peinture n'a rien à voir avec la représentation. Elle est là pour autre chose. Pour quoi, alors ?

Un tableau est un alibi. Rien d'autre qu'une croûte qui cache un discours. Il faut juste qu'il soit suffisamment bien fait pour que le spectateur puisse passer un premier cap qui lui permette ensuite de discuter. Ce n'est pas la forme qui compte mais le fond que la peinture met en scène. L'idée n'est pas de répondre à des questions à travers mes œuvres, mais d'en poser pour nouer un dialogue avec le spectateur.

Avez-vous le sentiment que la peinture est aujourd'hui revenue en grâce ?

Oui, même si à ce niveau-là notre pays arrive bon dernier. Avant 1940, l'avant-garde se trouvait en France. Les peintres étrangers étaient fiers d'être passés par Paris, à commencer par Picasso ou Soutine. Avec l'Occupation et la collaboration, des artistes comme Marcel Duchamp sont partis aux États-Unis, où ils ont eu une grande influence. Mais, au lendemain de la guerre, la France, désireuse de renouer avec sa grandeur, s'est approprié l'avant-garde, jusqu'à en devenir dogmatique. Elle s'est accrochée à Duchamp, erreur que les Américains se sont bien gardés de commettre. Le grand marchand d'art Leo Castelli (1907-1999) aimait beaucoup Duchamp, mais il présentait aussi les tableaux de De Kooning et d'Andy Warhol. Alors qu'ici les grandes galeries considéraient que peindre après lui était passéiste. Elles ne soutenaient que ce qui était conceptuel, comme Daniel Buren. C'est bien, Buren. Mais il n'y a pas que ça. Lorsque Castelli m'a exposé aux États-Unis, on a enfin cessé de m'ignorer ici. Alors oui, la peinture est revenue en grâce en France aussi, parce que nous n'avions plus le choix.

Comment votre rapport aux textes a-t-il évolué ?

Comme tout le monde, j'ai découvert les mythes en sixième. Mais, comme je vous le disais, les choses ont commencé à se dévoiler pour moi quand j'ai fait une psychanalyse. J'ai alors pu sortir du récit pour lire entre les lignes. Quand Freud, pour des raisons scientifiques, a besoin de définir le complexe d'Œdipe, il en appelle à ce mythe très précis. Mais on se fout de savoir si ce dernier a existé ou pas. J'appréhende les textes bibliques de la même manière. Ceux qui me correspondent le plus sont ceux du Tanakh: la Bible hébraïque. Ils sont communs aux trois monothéismes et offrent donc à partir d'un même texte trois versions différentes. La vérité n'est pas plus dans l'un que dans l'autre. Mais en allant au plus profond de chaque verset, on touche au cœur de l'individu. On est, alors, dans la rencontre de l'autre.

Un mythe réinventé: Actéon et le repentir (2017), à voir au musée de la Chasse et de la Nature.



Pourquoi avoir choisi le mythe de Diane et Actéon pour votre exposition du musée de la Chasse et de la Nature ?

Il y a cinq ans, ce musée m'a passé commande d'un tableau sur ce mythe. Il a ensuite souhaité que je le développe à l'occasion d'une exposition, ce qui m'a permis d'approfondir le sujet. L'histoire de Diane et d'Actéon est celle d'une déesse surprise dans son bain par un chasseur. Or une déesse ne peut supporter que l'on porte sur elle un regard de désir. Elle envoie donc à Actéon une flèche qui le transforme en cerf. Ses chiens se jettent sur lui et le dévorent. Je n'aime ni la chasse, ni les chasseurs. Par contre, j'aime les femmes et les chiens. Alors j'ai pris ce mythe dans différents sens: Diane prend son bain, se voit observée par un chasseur mais s'en moque parce qu'une déesse est au-dessus de ça. Actéon est un pervers. Planqué derrière les buissons, il l'observe et, dans sa perversion, sodomise un de ses chiens. Dans une troisième série de tableaux: les chiens se vengent et émasculent Actéon.

Vous dites faire plus confiance aux mythes qu'à l'histoire. Pourquoi ?

Le mythe est subjectif. On trouve au sein de cette invention aussi bien du réel que de l'inconscient. L'histoire, par contre, recèle toujours une tromperie. Car elle veut être du côté de la vérité, chose impossible, puisqu'elle est toujours victime d'une époque, d'un individu. J'aime faire avec les doutes, pas avec les certitudes ●

À VOIR

Diane et Actéon, du 13 mars au 1^{er} juillet, au musée de la Chasse et de la Nature, Paris 3^e.
Zeugma, le grand œuvre drolatique, du 15 mars au 15 avril aux Beaux-Arts de Paris 6^e.
Zeugma, du 15 mars au 12 mai à la galerie Templon, Paris 3^e.

À LIRE

L'Intranquille, de Gérard Garouste et Judith Perrignon, éd. Livre de Poche, 160 p., 6,90 €.